

**95 Rituals for Anna Halprin**  
édité par by Shinichi Lova-Koga & Dancers group, 1998

***Gaffe en prime***

par Dana Iova-Koga

« **Au-delà des idées de bien agir, de mal agir, il y a du champ.**

C'est là que je vous retrouverai. Lorsque l'âme se couche dans l'herbe de ce champ, le monde est alors trop plein, trop riche pour trouver les mots, pour en parler. Les idées, le langage, l'expression même *de l'un à l'autre* ne font plus sens. "

Ce poème, peut-être l'un des plus connus de Rumi, a envahi mes pensées récemment. M'apportant du réconfort, il m'a aidée à transformer une expérience cauchemardesque en un cadeau rare.

Je me trouve dans ce *champ de Rumi*. Un champ sans herbe ; à la place, le craquement de vieux bateaux, une calligraphie de mâts sans voiles.

Je marche. Je peux sentir mes pieds. Mes plantes de pieds rendues sensibles par la surface rêche du béton. Je peux sentir très nettement en marchant, la flexion de mon genou, le vent contre ma peau, chacun de mes pores ouverts. Je suis dans un état d'extrême attention.

C'est ainsi que je me suis sentie dans le *champ de Rumi*, un bref instant, ce 10 juillet.

J'y étais. J'y étais nue.

C'était l'avant-dernière représentation de **95 Rituals**, une pièce dont l'organisation avec nos partenaires du **Dancers'Group** a pris plusieurs années. Ce furent plusieurs mois de création avec une énorme équipe de collaborateurs, de créateurs : 10 interprètes principaux, 5 musiciens, 3 designers, 3 vidéographes, un photographe, environ 20 bénévoles, 9 interprètes invités, 5 sites et d'innombrables heures pour mon mari, *Shinichi*, concepteur et chorégraphe. C'était de loin la performance la plus importante entreprise par **inkBoat**, le premier grand travail que nous ayons réalisé depuis la naissance de notre deuxième enfant. Et comme si tout cela n'était pas assez lourd, c'était un hommage à notre chère enseignante et mentor **Anna Halprin**, en l'honneur de son 95ème anniversaire. Jusqu'à cette soirée du 10 juillet, tout le processus d'élaboration du travail fut conséquent, essais et tentatives, processus chargé d'intensité, de beauté et de défis.

Cette soirée était la 4ème représentation à **Hyde Street Pier**, une partie du Musée Maritime Historique et du Parc National Fisherman's Wharf à San Fransisco.

Je sentis que je commençais à parvenir à cet état, celui comme « *au champ de Rumi* » vers la fin de la performance. En fait c'est quand on était sur le ponton. Cette nuit-là, nos invités étaient les **We Players** et **Rova Saxophone Quartet**, deux groupes d'artistes exceptionnels avec lesquels nous avons collaboré dans le passé et avec lesquels nous espérons travailler à l'avenir. **Rova** jouait une pièce composée par leur interprète **Larry Ochs** et **inkBoat** improvisait sur leur partition. Au cours de l'improvisation, j'étais spectatrice car je devais bientôt sortir du bateau et me préparer à la scène suivante, prévue sur le ponton. L'improvisation est l'art de ce qui échappe. Un art où le sens du danger et celui de l'incertitude se conjuguent dans la magie des moments où cela fonctionne bien. Durant cette soirée, l'interaction des interprètes, entre eux et avec la musique et le public, était à son apogée. Ce fut pour moi une improvisation profondément belle, presque parfaite dans le timing et dans l'exécution. J'aurais voulu que ça ne s'arrête pas. Alors que je descendais du bateau et me précipitai à ma place, je ressentis des émotions de joie et de fierté émanant des collègues-interprètes, de nous tous. On avait pu acheminer ensemble le processus de la performance, parfois douloureux, parfois difficile, jusqu'à son aboutissement, avec tant de ferveur, avec un tel dynamisme, tout du long. Je sentais cela en moi quand je pris ma place avec trois autres danseurs, à une extrémité du ponton. Nous avons chacun deux seaux d'eau, prêts à exécuter « **Water Print** », un score simple, basé sur la consigne suivante: plonger nos pieds dans les seaux, un pied à la fois, et marcher sur la jetée, laissant des empreintes de pas derrière nous. Ravissement, on était pris par ce moment d'improvisation.

C'est alors que j'ai suggéré que l'on enlève nos vêtements. Deux danseurs ont accepté. Le quatrième danseur décida de ne pas le faire. Il dit qu'il regrettait de ne pas avoir de gants en caoutchouc et un masque facial, pour créer un corps contrastant avec les trois corps nus. On a empilé rapidement les vêtements et on a plongé dans la consigne. Pendant les premières minutes de cette traversée du ponton, je me suis sentie complètement vivante, juste, en phase avec les autres danseurs et le lieu dont nous faisons partie. Jusque-là, on avait dansé cette séquence vêtus de grands imperméables. Sans vêtements, mon corps recevait une toute nouvelle collection de sensations à absorber et à prendre en compte. Le vent sur ma peau, l'absence de frontière entre le corps et l'air. Une prise de conscience plus aiguë de la forme de mon corps en mouvement. Être là et effectuer cet acte simple, répété, il n'y avait que ça et c'était en soi suffisant.

Mais rapidement, à la suite de cette période d'expérience pure, je suis revenue à la conscience de la présence des autres. Je me suis rappelée que j'étais vue, observée. Je levai les yeux et discernai notre régisseuse à l'autre bout du quai. Bien que je ne pouvais pas voir son visage, je pouvais lire la forme et la qualité de son corps, plutôt tendu. Visiblement elle n'était pas conquise par la poésie des corps nus distribuant des empreintes de pas. Elle était anxieuse. Et c'est à ce moment-là que je fus arrachée soudain du *champ de Rumi*. Je pris la claque Ecoeurée, je réalisais la stupidité de ce que j'avais fait.

La veille, j'avais demandé si je pouvais danser torse nu sur la plage, au début du spectacle. La permission avait été demandée au personnel du Parc. Ils refusèrent. Je ne fus absolument pas surprise ni contrariée par cette décision. J'étais tellement peu perturbée par cette réponse que je l'ai (apparemment) évacuée. Quand je m'en suis souvenue, j'étais à mi-chemin sur le ponton, dans la plus complète nudité, mes vêtements derrière moi et la moitié du trajet restant à parcourir. Il n'y avait pas d'autre choix que de continuer. Mais alors que durant la première moitié de **Water Print** j'étais comme dans un rêve, présente aux moindres détails, aux sensations particulièrement vives, la seconde moitié du parcours ressembla à un cauchemar.

Ce qui advint très clairement (en tout cas dans mon esprit), ce qui advint pour moi dans les heures qui suivirent mon réveil hors du *champ (de Rumi)*, nue, ce fut de me retrouver du côté de la faute, dans un chaos où honte et peur étaient mêlées. Le lendemain matin, nous fûmes informés que notre dernière performance de **95 Rituals** était annulée en raison de la violation flagrante des règles. Je me suis recroquevillée en boule, traversée par les plus profondes nuances de sentiments sombres que j'ai peut-être jamais connues.

Mais dans le même temps survinrent l'amour et le soutien des autres. Enormément. Celle que j'étais alors, face à la peur atavique d'être détestée, rejetée, isolée, rencontrait tout le contraire. L'amour me parvenait de mes collègues-interprètes et de Shinichi. Cela provenait des membres de toute notre équipe élargie du **95 Rituals**, de ma famille, de mes amis, des collègues artistes, du public qui avait vu le spectacle ou qui prévoyait d'assister à la dernière soirée. Cela vint même des *rangers* du parc, qui, quand nous sommes venus secouer nos fringues, se montrèrent aimables et compréhensifs et qui se sont engagés à continuer à soutenir les activités artistiques dans leur *Park*.

C'était le premier des nombreux cadeaux inattendus qui ont eu lieu, grâce à mon erreur. Je me sentais dans un état d'extrême vulnérabilité et soutenue par la compassion de mon entourage. Je me souviendrai toujours, toujours, de ce sentiment, un mélange de douleur et de crainte et de profonde gratitude.

Lors de ces premières heures et des jours qui suivirent, certaines personnes, tout en me réconfortant, m'ont également exhortée à ne pas rejeter le choix que j'avais fait avec tant de conviction. J'ai compris pourquoi on me donnait ce conseil, mais je ne pouvais honnêtement m'y tenir, car j'étais coincée dans le sentiment de malaise et de faute. Maintenant, le temps ayant passé, repensant au *champ de Rumi*, je réfléchis à cette histoire dans une perspective plus large. Je réfléchis à la partie de l'histoire qui n'a rien à voir avec moi, à ce que je peux laisser de côté, à ce qui ne me revient pas et ce à quoi je dois me confronter. Je réalise que cet incident, conjuguant à la fois une marche «comme sur des nuages, au *champ de Rumi*» et cette horrible erreur me donnant la nausée, pour lui trouver du sens à cet incident, pour transcender mes sentiments somme toute limités, il me faut le relier à la danse - ma danse, notre danse, à *La Danse*. Ne pas le faire serait le résoudre à son statut d'erreur. Ce serait alors dommage pour l'événement en tant que tel. Ce serait aussi manquer de respect envers chaque personne impliquée de quelque manière que ce soit, et, d'une certaine manière, ce serait manquer de reconnaître l'événement lui-même.

Si je devais cerner une seule intention pour ma raison de danser, ce serait celle d'incarner des êtres autres que moi. Pourquoi? Parce que j'espère qu'en dansant des êtres qui ne sont pas moi, je peux m'ouvrir d'une manière ou d'une autre au public et lui permettre de **ressentir des choses qui ne nous appartiennent pas, qui sont universelles, qui traversent chacun de nous et nous connectent au final les uns aux autres et à la vie elle-même**. Bien sûr, le seul outil dont je dispose pour atteindre cet objectif ambitieux est mon propre corps. Il s'agit là d'une intention difficile et paradoxale, et si j'ai la chance d'atteindre l'âge de 95 ans comme Anna, il faut bien que je m'y mette dès maintenant pour y parvenir.

**Immédiatement après avoir appris que notre dernier spectacle avait été annulé** (lorsque j'étais blottie et que je me demandais s'il était préférable de déménager dans le Vermont ou partir quelque part en Europe), j'ai effectué un autre bref voyage dans *le champ*. Cette fois, il surgit soudain, clair, non pas d'un état euphorique comme à Hyde Street, mais de son opposé. Je me sentais complètement enveloppée dans ma tristesse et mes remords quand tout à coup, j'ai eu l'impression d'être entourée d'espace et dans cet espace je me sentais connectée à tous les autres habitants de la planète qui ressentaient ou avaient ressenti ces sentiments particuliers. Dans un bref instant, les sentiments n'étaient plus les miens, mais ceux d'une partie de toute l'humanité. C'était à la fois un soulagement et une perspective ouverte que je peux encore percevoir, parmi tous les autres souvenirs de cette journée. Dans le bouddhisme tibétain, cela fait partie de Tonglen, **la pratique consistant à se mettre en lien et à se connecter à l'espace, plutôt que** de rester dans l'isolement et la suffocation, dans la palette des émotions humaines que nous partageons tous. Ceci est une composante majeure pour cultiver la compassion. Pour moi je peux faire le lien avec le fait de danser en performance, et avec mon désir de danser un corps anonyme. En tant qu'interprète performeuse, je souhaite que mon esprit puisse rencontrer l'esprit de mon public quelque part dans l'espace entre nous. Je veux aller avec le public à l'endroit dont parle Rumi - où «l'expression *de l'un à l'autre* ne fait plus sens». Mais comment pouvons-nous y arriver ? Je veux **trouver le chemin, par ces pratiques parallèles, celles visant à connecter** à la valeur universelle de l'humanité et les pratiques de la performance. Je pressens que les espaces que j'ai trouvés, ressentis, au sein de ma souffrance, dans **la** souffrance ont quelque chose à m'apprendre à cet égard.

J'ai reçu un texto à Hyde Street de mon « *Inner Punk\** ». Elle est d'avis que si je veux grandir en tant que danseuse, je dois laisser aller mes peurs. La peur de ce que les autres pensent de moi et la peur de ne pas être assez bonne. Elle a l'air décidée, si nécessaire, de me sortir du cadre étroit des idées *du « bien et mal faire »*. Elle a vraiment orienté mon attention sur ce point. Je suis maintenant disposée à dialoguer avec elle, à me battre bec et ongle au besoin, afin de trouver un équilibre entre la prise de risque et la prudence (*care*).

Je sais depuis longtemps que l'une de mes faiblesses en tant qu'artiste est mon hésitation à prendre des risques. Je ne veux pas paraître stupide, je ne veux pas faire d'erreur, je ne veux pas échouer. Depuis plus de 20 ans, de nombreux enseignants doués et inspirants m'ont encouragée à prendre plus de risques. Une des choses amusantes à propos de tout cet incident (me voilà maintenant sur le point d'éprouver du plaisir à faire collection des aspects les plus drôles) est qu'en me mettant nue dans **95 rituals**, j'ai finalement **pris un gros risque**

**et, à bien des égards, mes pires craintes prirent forme car ce fut une erreur vraiment stupide. De plus, je ne suis même pas sûre** que cela puisse être considéré comme une prise de risque car à ce moment-là, je n'étais franchement pas consciente d'enfreindre une règle. Néanmoins, je peux l'inscrire dans ma biographie comme une prise de risque. J'ai d'ailleurs bien l'intention d'en prendre davantage, même si et peut-être surtout parce que, à bien des égards, ce fut un échec. Non seulement je n'en suis pas morte mais ça m'a rendue tellement plus vivante.

**Ma plus grande influence dans la danse, c'est celle de Min Tanaka avec qui j'ai vécu, et travaillé dans une ferme** pendant plusieurs années. Je l'appellerai mon professeur bien qu'il en refuse le titre. (Ceci dit en passant, le travail de Min a été **influencé par** Anna Halprin). Bien qu'ils soient très différents à maints endroits, ils ont une histoire mutuelle empreinte de respect et de créativité réciproques. La première fois que j'ai rencontré Anna, c'était lors d'une tournée avec lui aux USA. Il nous parlait souvent de l'état qu'il avait atteint à certaines occasions, quand il dansa au meilleur de lui-même. Il décrivait cela comme une sorte de vitesse mentale. Il disait que ça n'avait rien à voir avec la rapidité ou la lenteur avec laquelle il bougeait. C'était comme s'il pouvait *voir* ce qui allait advenir, juste avant que cela se produise. D'autres fois, il nous incitait à être « cool ». Encore une fois, ça n'avait rien à voir avec la qualité du mouvement que nous exécutions ; il s'agissait davantage de pouvoir être pleinement conscient en dansant plutôt que de se laisser emporter ou de se laisser prendre par son propre mouvement. Quand j'ai eu l'idée d'enlever mon costume pour « *Water Print* », j'étais très présente, d'une façon purement physique mais également dans un état émotionnel pur (à l'essence de l'émotion). J'étais, dans le même temps, totalement inconsciente, d'une certaine manière. Je n'avais aucune conscience des conséquences ou des effets de mes actes. Donc, j'étais à la fois très présente et pas du tout. En tant que danseuse, je veux pouvoir avoir le plus large éventail de conscience possible lorsque je joue, une conscience où je suis capable de ressentir des impulsions et de choisir de les suivre ou non, à la vitesse de l'éclair. Cet état de conscience inclut à la fois la sensation d'une articulation, les personnes du public au dernier rang, l'appel lointain d'un oiseau invisible. Je me sens engagée et je renouvelle cet engagement à pratiquer cette con-science ouverte, calme, qui offre beaucoup d'espace pour les détails, l'énergie, la passion, les risques et par-dessus tout à la sensibilité.

Au moment où j'écris ceci, je suis loin de la région aride de la baie (de San Francisco). Je suis en Oregon, près d'une rivière, dans une petite cabane ayant appartenu à mes arrière-grands-parents. Ici, en comparaison, même en période de sécheresse, la nature est prolifique. Les rideaux de verdure, l'endroit très reculé sont un cadre rêvé pour une plongée dans une intimité extrême. Nous passons des heures chaque jour sur les rives du fleuve, à bouger dans le sable, lancer des pierres, nager, sauter de rocher en rocher. Mais surtout, on y vit nus. Cela n'a jamais semblé digne d'intérêt jusqu'à cette année. Aujourd'hui j'accorde toute mon attention à notre nudité. En particulier, j'observe mes enfants alors qu'ils sont absorbés par la vie qui les entoure. Certes, ils sont en sécurité ici et libres. De cette manière particulière qui serait impossible dans un cadre public ou urbain. Un tel confort dans leur peau. C'est renversant. Ils sont tout à fait à l'aise dans leur corps, comme chez eux, en eux-mêmes. Je crois que lors de ma courte promenade dans le *champ de Rumi* sur le ponton, j'étais aussi *chez moi*, en moi. Et je veux y retourner beaucoup plus souvent, tant dans la danse que dans la vie. Je ne veux pas dire que j'ai pour projet de me déshabiller régulièrement en public. J'éprouve une forte envie d'appartenir à mon propre corps, de

l'habiter, d'être avec lui, à un degré allant bien au-delà de ma peau, au-delà de ce qui la recouvre. Je veux l'habiter jusque dans mes os, dans mes tissus conjonctifs. Je veux ce niveau d'appartenance à moi-même afin que, lorsque je danse, je puisse m'oublier et devenir indistincte, non séparée, de l'espace que j'occupe.

Cela me rappelle des mots d'Anna lors d'un entretien par téléphone avec Shinichi, au cours d'une répétition matinale à Hyde Street Pier. Nous étions tous décontenancés par la complexité de l'espace. Comment trouver un sens plus profond à notre danse? C'est par hasard qu'elle a appelé? On était alors assis sur la plage, en proie aux questions et à la confusion. Shinichi lui a donc demandé conseil. Elle a dit quelque chose comme : « Il suffit d'être là, dans l'espace, avec le public. De nos jours, dans cette époque, il s'agit bien d'un acte politique. » Nous avons beaucoup réfléchi à ce commentaire par la suite. Nous en avons beaucoup parlé. Nous l'avons interprété ainsi : en amenant nos corps en performance dans un site extérieur, hors murs, dans un état extrêmement attentif, nous attirons l'attention sur nous, sur nos corps. On amène le public à voir également le ciel, à être attentif au vent, aux oiseaux. Conduire le public dans la conscience du paysage, c'est lui demander de se connecter à celui-ci. Et parce que nous vivons à une époque où ce type de connexion est rare, demander au public de prendre conscience, grâce à notre présence physique et la leur, c'est un acte politique et créatif.

S'il y a un seul fil de l'héritage à couches multiples d'Anna que j'espère poursuivre, c'est bien celui-là. Trouver un foyer dans le corps, s'y sentir *habitant* au point de n'être plus séparé de l'environnement. Inciter les autres à ressentir cette appartenance à eux-mêmes et à la Terre. Parce que si ce type d'appartenance peut être enfin expérimenté, nous n'aurons d'autre choix que de respecter et de prendre soin de nos corps individuels et du corps de notre planète. Cette ligne de pensée est une énigme pour moi et je me demande comment je pourrai éventuellement effectuer, agir cette transformation, par la danse. Mais quand je regarde mes enfants jouer dans leur peau nue, à l'aise, et que je vois qu'il n'y a pas vraiment de différence entre eux et leur environnement, qu'ils sont absolument indistincts, avec et dans, il ne semble pas que ce soit si compliqué. Nous sommes tous venus de ce lieu d'appartenance; la plupart d'entre nous a tout simplement oublié que c'est notre *droit de naissance*. Peut-être que ma danse, notre danse, peut aider à en stimuler le souvenir.

Dans les jours qui ont suivi l'annulation de notre dernier spectacle, ce qui m'a plongée dans cette profonde émotion, tout a soudain pris plus de sens et de dynamisme. Chaque rencontre que j'ai eu avec quelqu'un, quel que soit son contenu, me semblait plus connectée, plus réelle. Et l'art semblait être la chose la plus importante au monde. Je ne sais même pas exactement pourquoi. Mais alors que dans le passé, j'avais éprouvé des doutes et des questions sur la légitimité ou l'importance de faire de l'art à une époque où il y a tant d'injustices et de souffrances dans le monde, cela m'a soudain semblé être une pratique absolument essentielle. Alors, le lieu de la Danse est apparu comme le lieu sécurisé, le contexte possible pour vivre la vulnérabilité. Semblable à la manière dont un couple qui a traversé une période difficile peut se rapprocher, je ressens un engagement renouvelé envers la danse après toute cette expérience. Je veux m'engager davantage dans les actions de la compagnie *inkBoat*, dans ce que je fais en tant que danseuse. Je veux m'engager dans la conviction de sa raison d'être, sa valeur, mettre plus d'intention dans le choix d'en partager les mises en oeuvre. Pourquoi cette bêtise qui fut la mienne m'a-t-elle tant ouvert les yeux ?

Peut-être a-t-elle aussi ouvert les yeux de certains autres ? C'est mystérieux. Un mystère que je n'ai pas besoin de résoudre.

Alors que je réfléchis au *champ de Rumi*, je me demande: s'agit-il d'un endroit dont les seuls occupants permanents sont les jeunes enfants, les illuminés, les génies?

Un endroit où ceux d'entre nous qui ne font pas partie de ces catégories peuvent accéder seulement de temps en temps?

Ou est-ce plutôt le lieu où nous vivons tous de fait, naturellement, tout le temps, et dans ce cas, ce serait alors seulement notre conscience d'y être qui serait périodique?

Un autre bienfait profond de cette expérience a été cette occasion d'éloigner consciemment ces idées de *bien faire, mal faire*. Avoir enlevé mes vêtements à Hyde Street Pier pourrait être qualifié *d'erreur*, pourrait aussi être qualifié *d'inspiration*. Cela pourrait s'appeler *un grand événement* ou être appelé *inconséquence*. Stupide / courageux, comique / profond / bonne action / mauvaise action, etc. Mais en fait, c'était juste CELA. C'est arrivé. Ça s'est passé comme ça. Ce n'est que lorsque j'ai pu dépasser la polarisation de ma pensée et lui donner la permission de désamorcer que j'ai pu expérimenter cette transformation alchimique: l'erreur est devenue bénédiction, éclairage

En ce qui concerne le désir d'être dans le *champ de Rumi* quand on performe, ce n'est peut-être pas autre chose que s'installer dans *l'intention d'être là*, d'éliminer la couche d'auto-jugement et permettre à la danse d'être, ni bonne ni mauvaise. Je suppose cependant que cela nécessitera probablement des tentatives, des erreurs, davantage d'échecs, des éclairs, des moments de brillance accidentels, un coup de pied occasionnel de *l'Inner Punk* et de la chance. En attendant, je vais continuer à m'entraîner à saisir ces moments qui me trouveront dans *le champ*. Tout en jouant avec mes enfants, en regardant couler une rivière, en étant assise au milieu du trafic, en dansant, en regardant les autres danser, en écoutant, en m'allongeant dans l'herbe.

On s'y retrouve?

\* *Inner punk*, la nature aventurière, sauvage, en tout un chacun.